

Michel Ballard

CLAUDE-GASPAR BACHET DE MÉZIRIAC : LES BALBUTIEMENTS DE LA TRADUCTOLOGIE

Claude-Gaspar Bachet de Méziriac est né à Bourg-en-Bresse (dans la région de Lyon) le 9 octobre 1581. Son père, Jehan Bachet, né à Bourg 1543, était seigneur de Meyzeriac et de Vauluisant, juge des appeaux (ou appellations) de Bresse et conseiller du duc de Savoie. Orphelin à l'âge de six ans, Claude Gaspar fut un enfant précoce. Il indique lui-même, dans une ode latine, que dès l'âge de dix ans il s'adonnait à la poésie; son frère aîné Guillaume, poète passionné d'érudition, contribua à éveiller en lui des goûts analogues.

Après avoir fréquenté le collège de Lyon, de Méziriac poursuivit ses études chez les Jésuites, en Italie, probablement à Turin; il y enseigna même la rhétorique quelque temps. Il quitte les Jésuites en 1602 et, jouissant d'une fortune honorable (cinq à six mille livres de rente léguées par son père), il voyage, pour le plaisir et pour se cultiver. Il se rend à Paris et à Rome où il compose une partie des poèmes italiens qu'il publiera en 1616. D'après Nicolas Faret, autre académicien originaire de l'Ain, de Méziriac possédait une mémoire exceptionnelle qui lui permit d'apprendre le grec, le latin, l'hébreu, l'italien et l'espagnol, et d'assimiler outre les meilleurs ouvrages de l'Antiquité et des derniers siècles, la théologie et la philosophie. À Paris, son ami Vaugelas l'introduisit à la cour, et sa réputation d'érudit était déjà telle qu'on envisagea d'en faire le précepteur du jeune Louis XIII, probablement en 1611, mais il refusa cette charge trop accaparante qui risquait de le distraire de ses chères études.

De retour à Bourg-en-Bresse, il se marie et se consacre à l'écriture, à la traduction et à divers travaux d'érudition. En 1612, il publie un premier ouvrage sur les mathématiques, *Problèmes plaisants et délectables*; en 1621, une édition critique bilingue des travaux de Diophante d'Alexandrie, mathématicien de la seconde moitié du III^e

siècle après Jésus-Christ. Cette édition est en fait une traduction révisée de façon très scrupuleuse après confrontation de plusieurs copies de l'original. Ce travail d'historien des mathématiques devait trouver son prolongement dans une oeuvre plus personnelle qui ne fut jamais imprimée des *Éléments d'Arithmétique* rédigés en latin, qui sont restés à l'état d'un manuscrit de trois cent cinquante et un feuillets. Descartes tenait ses travaux en haute estime.

De la poésie à la traduction

En contrepoint de cette oeuvre de mathématicien, de philologue et d'historien des mathématiques, il convient de signaler celle de poète, qui commence par une imitation en vers latins des épîtres d'Ovide où il est loin d'appliquer les consignes rigoureuses qu'il édictera plus tard pour la traduction : il traduit chaque distique d'Ovide en une strophe de quatre vers. Son poème a donc une longueur double de celle de l'épître latine. A cela s'ajoute un recueil de poèmes italiens *Rime Toscane*, paru en 1616. En 1626 (à l'âge de 45 ans), il publie à Bourg une traduction en vers français des épîtres d'Ovide avec des commentaires abondants où se révèle sa solide érudition; l'index qui l'accompagne est un véritable répertoire de la mythologie. C'est vers cette époque, semble-t-il, qu'il envisage de reprendre la traduction de Plutarque tout en faisant une critique de celle d'Amyot, qu'il utilisera plus tard dans son discours à l'Académie. Ce travail a été perdu. Une partie des *Commentaires sur Plutarque* a été publiée de façon éclatée par André Dacier dans sa traduction des *Vies des Hommes Illustres* en 1721. Approchant de l'âge mûr, de Méziriac a également traduit de l'italien deux ouvrages pieux, dans la lignée des poèmes qu'il avait composés plus jeune *La Vie du Bienheureux Alexandre Luzagne*, publié en 1628, et le *Traité de la Tribulation*, en 1630.

Un des pionniers de l'Académie française

L'année 1634 vit la création de l'Académie française, Bachet de Méziriac fut l'un des premiers hommes de lettres à y être admis. En 1635, lors de sa fondation officielle, l'Académie décide que chaque membre nouveau devrait faire un discours sur la matière et de la longueur qui lui convenait. De Méziriac, étant souffrant, ne put venir de Bourg-en-Bresse, où il résidait, et envoya sa contribution à Monsieur de Vaugelas, qui la lut lors de la séance du 10 décembre 1635. Il s'agissait d'un discours intitulé «De la Traduction», qui était en fait l'aboutissement d'une étude commencée sur le *Plutarque* d'Amyot en 1626.

Ce texte est une contribution capitale à l'élaboration de la réflexion sur la traduction, qui de nos jours a pris le nom de traductologie. Le discours de Méziriac tranche avec les écrits antérieurs par sa hauteur de vue et le sérieux de sa démarche. Il ne s'agit point de remarques éparses comme on en trouve dans certaines préfaces de l'époque antérieure, ni de prises de position non justifiées par une relation directe avec la pratique, mais bel et bien d'une étude scientifique portant sur une définition formelle de la notion de fidélité:

[...] si quelqu'un aspire à la louange que mérite une fidèle traduction, il faut qu'il observe exactement ces trois points; qu'il n'ajoute rien à ce que dit son Auteur, qu'il n'en retranche rien, et qu'il n'y apporte aucun changement qui puisse altérer le sens.

(de Méziriac 1635/1998 :

8)

La question du sens et de sa préservation est au coeur de la taxinomie de Méziriac, les deux premières parties portent sur les retraits et les ajouts qui le pervertissent, la troisième traite de l'interprétation, toujours avec la même perspicacité et avec le même soin. Chacune des catégories ainsi créée est examinée dans le détail et de façon structurée, chaque type d'erreur est soigneusement défini et illustré à l'aide d'exemples commentés. Avec son discours, de Méziriac met en place

une traductologie fondée sur l'observation du déjà-traduit dont la visée évidente est la mise en place d'une grille de formalisation du sens. Tout en travaillant dans l'espace limité d'un discours, il opte pour une démarche critique permettant d'élaborer à partir de l'erreur des principes d'action pour l'avenir (c'est une approche qui sera reprise par exemple au XIX^e siècle par Matthew Arnold lorsqu'il critique la traduction de *L'Illiade* par Newman). Il participe ainsi à l'élaboration d'une théorisation à visée pratique, pouvant convenir aussi bien au professionnel qu'au didacticien. Pourtant, cette analyse rationnelle et rigoureuse n'éveilla guère d'échos parmi ses contemporains.

Pourquoi ce silence? Il convient sans doute d'envisager deux types de raisons les unes personnelles, les autres historiques et relevant de la sociologie des mouvements littéraires et culturels. Lorsque de Méziriac rédige son discours, il a 54 ans, c'est un homme âgé pour l'époque. Il est malade, il souffre de rhumatisme articulaire; c'est la raison pour laquelle il n'a pu se déplacer et a dû faire lire son discours par Monsieur de Vaugelas. Il s'éteint le 26 février 1638. De Méziriac commet par ailleurs l'imprudence de s'attaquer à un personnage mythique; sa démarche est aussi imprudente que celle de celui qui s'attaque à Baudelaire traducteur de Poe, au traducteur devenu auteur et, qui plus est, dans le cas d'Amyot, à un des fondateurs de la prose française. L'autre imprudence de Méziriac, ou peut-être s'agit-il tout simplement d'inconscience, est de venir exposer une théorie de l'erreur et de la fidélité à l'original dans une assemblée dont le président, Valentin Conrart, va sinon gérer, du moins promouvoir le mouvement dit des «belles infidèles».

Bibliographie

BACHET DE MÉZIRIAC, Claude-Gaspar, *De la traduction [1635]*.
Introduction et bibliographie de Michel Ballard, Arras, Artois
Presses Université / Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa,
1998, lvii-50 p.

Source : Ce portrait a été publié dans la revue *Circuit* (n° 65, 1999, p. 20-21) de l'Ordre des traducteurs et interprètes agréés du Québec dans la chronique «Pages d'histoire» dirigée par Pierre Cloutier.